

Les larmes

Trauma et éthique du transfert

Vincent Rafis avec Amalia Rama

Collection(s) : *Sciences humaines*. Editions_Excès, Paris 2019

Présentation : Christine Gioja Brunerie

*Ce texte a été exposé lors de la soirée de présentation de ce livre
par les Editions eXcès,
organisée par Sophie Wahnich qui représentait la maison d'édition,
en présence des auteurs.*

Ce livre s'ouvre sur un dessin d'Amalia Rama qui m'évoque la silhouette d'un buste de femme-fantôme couverte d'une résille à larges mailles pentagonales et béantes sur des espaces vides. Le sensible aliéné ? Une structure, où ces mailles se présentent comme une série de cellules, biologiques dirait-on, se redoublant en un espace cellulaire qui englobe, emprisonne, dans le « destin monochrome » du vide et de la transparence. Puis la silhouette se transforme au fil de la déclinaison des rencontres traumatiques analysées par Vincent Rafis, les cellules s'épaississent, s'opacifient, la silhouette devient le petit monstre poilu qui figure en couverture – un « doudou » maléfique –, donc quelque chose d'inséparable, puis la figure s'affine à nouveau, s'épure, elle hante les pages du livre comme le trauma qui s'actualise ou régresse au gré des situations, d'un chagrin et des larmes, d'un geste, du transfert et du contretransfert.

Le chagrin de l'autre, dites-vous, c'est ce qui peut, tout d'un coup, sans prévenir, produire en soi ce qui revient d'un lieu inconnu de soi, ou connu de façon insue, et qui envahit le corps, la psyché, en un tout mélangé d'images lointaines et de sensations débordantes... et qui peut, d'une certaine façon, enclencher une rencontre avec cet autre. D'emblée, au seuil de votre livre, vous posez ainsi, au décours d'un contact avec les larmes d'une patiente, le contre-transfert – « ... à *mon tour, au-dedans, je sanglote muettement* ». Qu'est-ce qui réveille ainsi le chagrin ? D'où vient-il ? d'où surgit-il ?

D'un chagrin plus ancien, muet, engrammé comme un trauma qui peut être celui des ascendants qui transmettent ce qui est tu, « *manques-à-être* » ou « *trop perçu* », pour reprendre vos mots. Ce chagrin-là ne fait pas rencontre, mais dépôt, scories, éléments bêta au sein d'une psyché encore informe quand les affects et le langage ne sont pas encore liés, et, je cite, « *pétrifie le sujet dans la répétition, en faisant l'héritier d'un passé qui ne passe pas* ». Il peut venir aussi d'une « *défaillance massive de la satisfaction des besoins* » et de « *l'échec de la réponse empathique d'un agent ou d'une fonction* », provoquant une désagrégation du lien entre soi et l'autre ou encore une ligature interne que vous décrivez comme « *l'introjection défensive d'un persécuteur comme objet interne malfaisant* ». Qu'il soit héritage intergénérationnel, manque à être, agression, il s'agit là d'un matériau brut, sans métabolisation qui laisse une mémoire traversées de fantômes innommables, intraduisibles. Il est constitué de traces non verbalisables d'une expérience pas-à-soi mais introjectée. Il hypothèque ainsi un espace propre mais sans appropriation possible, faute de métabolisation.

Alors, quel travail pour le thérapeute et son patient de pouvoir amener ce matériau brut, qu'il soit héritage, aléa minuscule ou agression subie, à se sédimenter et se métaboliser en matériau à représentation pour que se lève l'hypothèque, avec, comme vous le soulignez, le risque de n'y point parvenir.

A quoi renvoie le trauma si ce n'est à un froid intense, ce froid éprouvé contre-transférentiellement dans l'écoute des récits d'inceste, d'événements individuels, familiaux ou encore lorsqu'il s'agit de traumatismes collectifs, froid intense entraîné par une déréalisation. Être démuné de tout, dans le désarroi le plus profond, c'est être saisi par ce froid de la naissance, que je mets ici en lien avec « *l'espace de séparation mais aussi de réparation* » que vous introduisez avec la catastrophe.

Catastrophe, renversement d'un monde, ici transmise, statique, mais résultat d'une catastrophe dynamique, qui a eu lieu. Imprimée dans la chair, dans un espace qui reste hors-temps, ou temps arrêté. Comment faire pour en retrouver des vestiges si ce n'est investiguer comme thérapeute, « *sortir du silence autant que du vacarme pour exister ensemble* ». (Vacarme du néerlandais, *wach-arme* : « Hélas, pauvre de moi ! Au secours ! »)

Comment advenir à la connaissance aveugle de ce que l'on ne sait pas qu'on sait ? Autrement que sous des formes restrictives et/ou défensives ? Comment passer d'un mutisme de la pensée à un récit nouveau non sans passer par un retour conscient vers le désastre dans son « *après-coup horrifiant* » ? A quoi renvoie le trauma, si ce n'est au premier trauma, la naissance, premier trauma de séparation irrémédiable, bien avant la séparation/différence des sexes.

Renvoie-t-il à cet espace « où la douleur », pour vous reprendre, « où la douleur transcende les effets comme les causes et balaie toute entité, celle du sujet comme de l'objet » qui serait « le seuil ultime des états inobjectaux », « un no man's land ... pour presque mort qu'il soit n'est pas dépourvu d'expression. Il a son langage propre : la reduplication », terme que vous empruntez à Julia Kristeva.

Tel que vous le décrivez, il est un hors-temps de la répétition, que je comprends comme un balbutiement, un bégaiement, un arrêt sur image à l'infini, une stase hallucinatoire, à quoi renvoient les reproductions cellulaires de Amalia Rama, un temps organique d'avant le temps de toute rencontre, sans rêve ni fantasme. Un temps spéculaire, où réel et virtuel sont nettement clivés, aux « *avant-postes d'identités instables que rien n'a su différencier, nier, signifier, avant le stade du miroir* ». Un originaire sans refoulement qui permette la fiction. Un lieu, peut-on dire asensé ? Froid comme la mort. Mais pas seulement, puisque, comme le dit Kristeva qui parle de l'« archaïque reduplication (plutôt qu'imitation) possible avant tout choix d'objet », il est aussi celui qui installe au cœur du psychisme, l'amour, le signe et la répétition. Et nous revenons à l'espace de séparation et de réparation.

Tolérer en tant qu'analyste une régression temporelle et topique sans avoir recours à des solutions défensives, pouvoir se confronter à sa propre étrangeté, à cet inconnu en soi, se saisir du mal-être transmis par les patients, l'entendre, le recevoir en soi, sans jugement, mais aussi sans s'agripper à une neutralité qui peut être persécutante et comme le dit, Pierre Kammerer : « l'analyste n'est jamais neutre d'intervenir, pas d'avantage de s'abstenir ? ». *A fortiori* dans l'écoute du trauma, comme vous nous le faites sentir, lorsqu'après bien des vicissitudes, se dépasse le clivage entre récit et ressenti, se fait le « *nouage de l'informe à la forme* » et que vous pouvez dire à l'une de vos patientes : « *je vous crois* ».

Ce que vous décrivez, c'est un combat, pour nouer les souffrances du corps à celle de la psyché quand fantasme et réalité se sont télescopés violemment provoquant la sidération et la perte de l'objet, nouer ces souffrances entre elles pour

les mettre en affects et les lier aux mots. Ainsi vous écrivez la nécessité pour le thérapeute de s'emparer de la catastrophe comme surface de séparation et de réparation, d'être cette surface de séparation et de réparation, et de reconnaître la réalité des faits pour que la fiction, le rêve et le fantasme puissent se déployer.

Paris, le 9 mars 2020